

YEHOSHUA KENAZ

Chair sauvage  
et autres histoires

Traduit de l'hébreu par  
Rosie Pinhas-Delpuech

*ACTES SUD*

## CHAIR SAUVAGE

Ça finira mal, je le sais. C'est le sentiment que j'ai quand je la regarde en cachette. A quoi pense-t-elle quand elle tourne en rond dans la maison comme un lion en cage, de la chambre à coucher au salon, de la cuisine à la chambre de l'enfant, que cherche-t-elle ? On dirait qu'elle tourne comme ça sans raison, sans but. Comment savoir ? Que savons-nous de nos plus proches, parents, frères, mari, et même enfant ? Rien. Nous savons des choses insignifiantes, mais rien de ce qui est essentiel, des secrets qui risquent de peser sur notre vie... ou notre mort ! Surtout s'il s'agit d'une personne venue de là-bas. Quand on est, comme moi, israélienne de souche, ancienne combattante du Palmakh, noyau de notre future armée, professeur de piano et de musique dans un vieux village, comment savoir ce qui se passe dans le cœur d'une jeune fille comme elle ? Personne ne revient très normal de là-bas. Parfois je la regarde et je me dis : Mon Dieu, c'est notre ange de la mort.

C'est une jeune réfugiée, cousine de mon mari, elle vivait à la Maison des pionnières jusqu'au jour où on l'en a chassée, sans doute avec raison, elle habite chez nous maintenant, le temps de se trouver un endroit définitif. Au début, je l'aimais bien. Excellente jeune fille, propre, ordonnée, belle, intelligente, parlant l'hébreu, toutes les qualités du

monde. Quand elle est venue habiter chez nous, elle nous a même proposé d'être notre femme de ménage, une manière de payer son séjour. Il va de soi que nous avons refusé. Tout allait pour le mieux jusqu'au jour où les problèmes ont surgi. Et depuis, je suis terrifiée.

Il est vrai qu'elle est passée par les camps des Allemands. Elle insiste pour le raconter au premier venu, peu importe le lieu ou l'heure. Je lui dis : "Clara, six millions sont morts, les survivants ont vécu ce que tu as vécu, chacun son histoire."

Elle dit : "Ce qu'il m'est arrivé m'importe. C'est de ça que je dois parler.

— Mais les gens ne veulent pas en entendre parler, je lui dis. C'est difficile, c'est effrayant.

— Et ceux qui étaient là-bas, dit-elle, ce n'était pas difficile et effrayant pour eux ? Les gens d'ici sont-ils délicats au point de ne pas supporter qu'on leur raconte ça ? Il y a des gens qui veulent écouter, qui s'intéressent, posent des questions, veulent connaître les détails."

Le pire, c'est quand elle se met à raconter ses histoires de chair sauvage. Oui, vous avez bien entendu, c'est ce qu'elle dit : chair sauvage. Ce n'est pas très agréable d'en parler, mais il n'y a pas le choix, il faut dire les choses comme elles sont : à cause de ce qu'elle a vécu là-bas, de ce qu'elle a subi ou non, elle croit que dans son corps pousse ce qu'elle appelle une chair sauvage ou étrangère (c'est tantôt l'un tantôt l'autre, selon son humeur). Entre ses doigts et sur les coudes, elle montre des petites protubérances rose rougeâtre et dit : "Ça, ce n'est pas ma chair ! C'est la chair des Allemands. Je n'en veux pas chez moi !

— Quelle importance ? je lui dis. Ça te dérange ? Ça fait mal ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? me répond-elle. Tu aurais aimé voir pousser dans ton corps une chair qui n'est pas à toi ?

— C'est déjà arrivé ! je lui dis. Mon enfant. Yaïr !

— Ce n'est pas une chair étrangère, dit-elle. C'est ton enfant, ce que tu as de plus cher au monde.”

Là-dessus, elle a raison.

C'est une belle jeune fille. Si elle l'avait voulu, elle aurait déjà trouvé un garçon, peut-être même un fiancé. Elle aurait fondé une famille, ça l'aurait sûrement guérie. Mais tant qu'elle ne se sera pas débarrassée de cette chair, c'est ce qu'elle dit, elle ne veut pas qu'on touche son corps. Elle le dit comme ça, ouvertement. Elle est ici depuis quelques années déjà, suffisamment pour commencer à oublier les problèmes de là-bas et pour être comme nous, israélienne.

D'ailleurs, pourquoi nous l'avons sur le dos ? Parce qu'on l'a renvoyée de la Maison des pionnières. Et pourquoi on l'a renvoyée ? Parce qu'elle leur a pris la tête avec sa chair étrangère, ils ne pouvaient plus le supporter. Elles vivaient à plusieurs dans une chambre. Combien de temps peut-on supporter cette histoire ? Personne ne voulait plus partager sa chambre avec elle.

A présent, elle est chez nous. Qui sait quand elle pourra se trouver un autre endroit. Sans rien lui dire, nous avons commencé à chercher pour elle. Nous avons essayé le kibboutz. Quand ils comprennent le problème, ils n'en veulent pas. L'un d'eux nous a dit qu'ils n'étaient pas l'hôpital de fous du pays, qu'ils en ont assez des leurs. Tê quel. Quelle honte ! C'est ainsi qu'ils se comportent avec ces personnes chères, tragiques, survivantes des camps.

Parfois j'essaie de la comprendre. Un jour, je lui ai demandé : “Que veux-tu qu'on en fasse de cette chair ?